



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
UN CERTAIN REGARD

ONCE UPON A TIME IN GAZA

كان ياما كان في غزة

UN FILM DE
TARZAN & ARAB NASSER



LES FILMS DU TAMBOUR PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
UN CERTAIN REGARD

ONCE UPON A TIME IN GAZA

كان ياما كان في غزة

UN FILM DE
**TARZAN
& ARAB
NASSER**

France, Palestine, Allemagne, Portugal,
avec le Qatar et le Royaume Hachémite de Jordanie -
2025 - 90 min - 1:85 - 5.1

AU CINÉMA LE 25 JUIN

PRESSE

Matilde INCERTI
matilde.incerti@free.fr
06 08 78 76 60

Assistée par
Thomas CHANU LAMBERT
bureau.incerti@gmail.com
06 73 69 57 78



SYNOPSIS

Il était une fois à Gaza en 2007. Yahya, étudiant rêveur, se lie d'amitié avec Osama, dealer charismatique au grand cœur. Ensemble, ils montent un trafic de drogue, caché dans leur modeste échoppe de falafels. Mais ils croisent le chemin d'un flic corrompu venu contrarier leur plan.

ENTRETIEN AVEC ARAB & TARZAN NASSER

Avec le titre du film, "Il était une fois" représentant la fiction, un conte pour enfants et Gaza symbolisant la réalité brutale, vouliez-vous suggérer que votre film offre une vision de Gaza différente de celle présentée dans les gros titres des actualités télévisées ?

À travers ce film, nous proposons une vision alternative de Gaza, loin des images biaisées qui nous parviennent trop souvent. L'objectif est de dresser un portrait réaliste de notre ville, sans les stéréotypes et exagérations auxquels le monde s'est habitué. Nous avons choisi le titre "Il était une fois" parce qu'il reflète la nature de la vie à Gaza : une vie qui manque de stabilité, de continuité, de sécurité. Rien n'est garanti là-bas. Les événements d'hier, avec toute leur douceur ou leur amertume, peuvent devenir de simples souvenirs le lendemain, ou même se transformer en une douleur plus profonde. Toute notre histoire

peut s'effacer du jour au lendemain. C'est ce qui se passe en ce moment dans cette guerre génocidaire. Gaza est un endroit où rien n'est certain, pas même la vie elle-même, qui peut se terminer à tout moment de manière inattendue à cause des guerres coloniales qui ont tout consumé, et d'un blocus drastique qui continue de broyer les vies et le territoire. « Il était une fois », c'est aussi le cinéma : *Il était une fois dans l'Ouest, en Amérique, en Anatolie*, etc. Là, ça concernait Gaza.

Même si vous montrez la réalité de la guerre en arrière-plan, Once upon a time in Gaza est un mélange de genres différents (thriller, buddy movie, drame, comédie, métacinéma...). Avez-vous été influencé par d'autres films ? Et vouliez-vous faire du cinéma plutôt qu'un discours politique ?

Nous n'avons pas étudié le cinéma de façon académique, car il n'y avait pas d'école à Gaza. Nous l'avons appris par l'expérimentation, l'expérience et l'intuition. Pour nous, il n'y a pas de règles fixes en cinéma, seulement des émotions et des sentiments à exprimer en explorant toutes les options possibles. Le résultat est un mélange qui reflète de près la vie quotidienne à Gaza, dans toute sa diversité et sa richesse.

Quant à la politique, elle s'infiltre dans chaque aspect de la vie palestinienne. Ce n'est pas un choix, c'est une réalité quotidienne qui nous affecte, même dans des gestes simples comme préparer un sandwich, prendre une douche, nettoyer sa cuisine... Nous n'avons pas besoin de répéter la situation politique, ni de nous poser en victimes. Nous sommes des êtres humains qui méritons la vie. À Gaza il y a certes la guerre, mais aussi une vie pleine de vitalité et des milliers d'histoires du quotidien.

Nous rêvons de réaliser, un jour, un film purement palestinien qui n'aurait rien à voir avec la politique. Mais cela ne sera possible que lorsque les Palestiniens auront acquis leurs droits humains fondamentaux: la justice, la liberté et la dignité.



Le début du film est assez étrange, comme une peinture cubiste : on voit les bombardements à Gaza, puis un écran vide (avec des bandes colorées), puis une sorte de bande-annonce pour un film d'action, et enfin l'histoire commence. Plus tard dans le film, nous relions les différentes parties du début, mais avez-vous l'intention de surprendre le spectateur dès le départ ?

Pas exactement. L'objectif n'était pas juste de surprendre le spectateur, mais de montrer un rythme qui reflète celui de la vie à Gaza, souvent fragmentée et pleine de contradictions. À Gaza, il y a la guerre et la mort, mais aussi la vie et la résistance. Il y a l'occupation, mais aussi un désir de (sur)vie. Ce contraste entre vie et mort, réalité et fiction, bruit et silence, c'est ce que nous avons voulu exprimer dans l'ouverture du film. C'est comme un vortex dans lequel les habitants de Gaza vivent depuis des décennies, sans issue claire, pris au piège dans une prison.

Commencer le film de cette manière était notre façon de préparer le spectateur à ce monde fragmenté, où rien n'est linéaire, tout est mélangé, superposé et instable.

Et dans cette construction complexe, cette structure éclatée, le rôle de Sophie Reine, notre monteuse, a été absolument déterminant. Notre collaboration avec elle a été une véritable alchimie créative. Sophie a su capter notre vision dès le départ et elle a joué un rôle essentiel dans l'agencement subtil de ces fragments visuels et narratifs.

Pourquoi avez-vous placé votre film en 2007 ? Parce que c'est la période où le Hamas a pris le pouvoir à Gaza ?

Le choix de 2007 n'était pas anodin. C'était une année charnière qui a profondément influencé le cours des événements à Gaza jusqu'à aujourd'hui. Cette année a suivi la victoire du Hamas aux élections législatives, qui a conduit à un blocus militaire, politique et économique. Israël considérait Gaza comme une entité hostile et a imposé un siège asphyxiant et

inhumain sur plus de deux millions de personnes. Nous avons choisi cette année car elle a marqué un tournant brutal : le début d'une phase sombre d'isolement, de guerres, et de punitions collectives dont les conséquences cruelles se font sentir aujourd'hui, comme jamais auparavant.

Comment était l'ambiance générale à Gaza en 2007 ?

La situation à Gaza a toujours été difficile, surtout depuis l'an 2000, avec le déclenchement de la deuxième Intifada, et elle n'a cessé de se détériorer jour après jour jusqu'à atteindre son paroxysme dans le génocide qui se déroule actuellement à Gaza. Les médias télévisés véhiculent une image erronée de Gaza : à les regarder, Gaza serait uniquement le Hamas, des milices, des terroristes. Cette image n'a rien à voir avec la réalité. La vie à Gaza, c'est la débrouille, c'est essayer de gagner un peu d'argent, c'est survivre, c'est désirer être libre.

Vos trois personnages principaux sont un jeune rêveur, un dealer sympathique et un policier corrompu. Symbolisent-ils trois sortes de personnes de Gaza ?

Ces personnages n'existent pas seulement à Gaza. Ils existent partout dans le monde. On peut les comparer aux personnages des films de Western : « le bon, la brute et le truand ». Le dealer, Osama, cherche à être un homme indépendant, son pouvoir ne dépend de personne. À l'inverse, le policier Abou Sami a rejoint la police pour obtenir un peu de pouvoir. Sans l'institution, il ne serait rien. Abou Sami est envieux du pouvoir autonome d'Osama. Yahya, quant à lui, trouve chez Osama ce qu'il recherche : de l'amitié et un travail. Ces personnages sont des représentations d'eux-mêmes, sans chercher à incarner autre chose. Ce qui les rend uniques dans le contexte de Gaza, c'est qu'en dépit de leurs différences, ils partagent tous une chose : ce sont des victimes d'une réalité extrêmement difficile qu'ils n'ont pas choisie.



Chacun d'eux a suivi un chemin imposé par les circonstances. Ils n'ont pas choisi qui ils sont devenus. Ils se sont simplement adaptés à ce qui leur a été imposé. Et c'est ce que nous avons voulu souligner : à Gaza, l'identité d'une personne n'est pas seulement façonnée par des choix personnels, mais en grande partie par des conditions extérieures qui limitent ces choix.

Votre film montre la vie quotidienne à Gaza, nous voyons des médecins, une pharmacie, un restaurant... Voulez-vous montrer la normalité de Gaza ?

Nous avons cherché à montrer le véritable visage de Gaza, un lieu qui est privé de tout et malgré cela, qui tente de continuer à vivre. L'isolement de Gaza depuis 2007 a créé une réalité ambiguë, principalement connue à travers des rapports et des documentaires diffusés par les médias internationaux, souvent porteurs d'agendas spécifiques. Pour ceux qui ne sont jamais allés à Gaza, il est facile de construire des hypothèses vagues et sombres sur la vie là-bas. C'est pourquoi nous avons voulu mettre en lumière quelque chose de plus profond: la force des Gazaouis et leur refus de se soumettre aux conditions inhumaines dans lesquelles ils vivent. Les gens à Gaza sont résilients, ils n'abandonnent jamais. On voulait montrer l'aspect ordinaire de Gaza, les tentatives d'avoir une vie « normale » dans une situation totalement anormale. Le bord de mer de Gaza, les plages, c'est comme à Nice. Les Gazaouis sont des victimes mais ils détestent se complaire dans le rôle de victimes. Ils ont de la dignité. Des films comme les nôtres peuvent surprendre les gens par ce que nous montrons de Gaza. Dans Condom Lead, on voit l'usage de préservatifs, cela a surpris des spectateurs non gazaouis. Dans Gaza mon amour, nous avons montré une histoire d'amour : beaucoup de gens pensaient qu'une histoire d'amour ne pouvait se passer qu'en dehors de Gaza.

Yahya, le rêveur, est engagé pour jouer dans un film de propagande produit par le gouvernement de Gaza. Comme le dit un personnage, pensez-vous que les images, les films, peuvent être une sorte d'arme ? Comme le dit un des ministres dans le film : "Faire du cinéma à Gaza, c'est comme la mission d'un combattant de la résistance: les outils sont différents, mais le but est le même." Et nous croyons fermement à cela. Nous vivons dans une époque définie par les images, où les médias visuels sont devenus l'un des outils les plus puissants d'influence et de façonnement des récits. Avec le cinéma, nous voulons nous réapproprier notre propre récit.

Les producteurs du film dans votre film veulent représenter un héros, un combattant, un martyr, et ils pensent que Yahya n'est pas assez crédible parce qu'il a les cheveux longs, qu'il n'a pas de muscles... Aviez-vous l'intention de critiquer l'accent mis sur la masculinité dans l'idéologie du Hamas (qui est symétrique à l'idéologie militaire israélienne) ?

Au-delà de la critique de la glorification de la masculinité en soi, notre objectif était de soulever la question du "martyr héroïque": une figure profondément vénérée et sanctifiée dans l'imaginaire collectif palestinien. Mais l'ironie que nous voulions mettre en évidence est que la vie réelle de Yahya ressemble de près à celle du personnage qu'il était censé incarner. Les deux étaient des étudiants, pleins de vie et d'espoir, qui se sont soudainement retrouvés piégés dans une réalité qu'ils n'avaient pas choisie, une réalité imposée par l'occupation et le siège colonial. Les deux ont lutté pour tenir bon dans des conditions insoutenables, et tous deux ont rencontré le même sort : une balle.

Le film dans le film est un film d'action avec un personnage héroïque. Votre film est très différent, vous montrez davantage la vie intérieure de vos personnages avec des scènes lentes et silencieuses. Et vos personnages ne sont pas des héros, mais des hommes ordinaires. Était-il important pour vous de vous opposer aux clichés des films d'action ? Nous souhaitions créer un équilibre entre le rythme brutal de la vie quotidienne, et le rythme cinématographique, qui peut être façonné et contrôlé pour attirer le spectateur et l'immerger dans l'expérience.



Nous croyons que l'histoire, en son essence, est la même. La différence réside dans la manière dont elle est racontée. Le film dans le film adopte les clichés de l'héroïsme et de l'action, tandis que notre film s'attarde sur les vies intérieures de gens ordinaires. Parce que pour nous, l'héroïsme n'est pas toujours lié à de grands gestes extérieurs. Parfois, il se trouve dans la patience, dans le rêve, dans l'endurance, et dans le simple acte de survie. Oui, il était important pour nous de nous éloigner des codes classiques du film d'action, non pas seulement pour les critiquer, mais pour offrir une alternative plus réaliste et plus humaine.

Yahya meurt sur le plateau du film parce qu'ils filment avec de vraies balles. Comment faut-il interpréter cette fin tragique ? À Gaza, la fiction est toujours rattrapée par la réalité ? Ou est-il impossible de faire de la fiction à Gaza parce que la situation avec Israël est trop violente et accablante ?

C'est la vie à Gaza. Elle peut se terminer à tout moment, et de la manière la plus inattendue. Yahya, qui était sur le point de devenir un héros cinématographique incarnant une réalité vécue quotidiennement sous occupation, finit par être tué par des balles perdues tirées par des soldats israéliens pendant le tournage. C'est d'une ironie amère, mais qui n'est pas étrangère à la réalité de Gaza. Peut-être que cela aurait été son destin même en dehors du film. Yahya est, au fond, un personnage désespéré, marginalisé, affamé de chaleur humaine et vivant dans une isolation extrême. Cette isolation est aggravée par l'interdiction répétée de quitter Gaza, toujours sous le prétexte de "raisons de sécurité", un terme que l'occupation israélienne utilise de manière systématique pour priver les Palestiniens de leur droit de se déplacer, de vivre.



"Il était une fois à Gaza" est un film d'hommes. Les femmes ne sont qu'un fantasme pour eux. Est-ce spécifique aux personnages du film ou avez-vous montré un aspect global des relations hommes-femmes à Gaza ?

Pas exactement. Dès le départ, notre histoire était centrée autour de trois jeunes hommes de Gaza, donc l'absence de personnages féminins n'était pas censée refléter une réalité sociale générale, mais plutôt un choix narratif et artistique. L'absence de femme dans le film reflète une vie qui semble déséquilibrée et émotionnellement fragmentée. Nous voulions que le spectateur ressente cette absence, qu'il perçoive la sécheresse de la vie, le vide émotionnel, et le manque de tendresse que nos personnages éprouvent. Yahya, en particulier, souffre profondément de l'absence de sa mère et de sa sœur, restées en Cisjordanie. Leur éloignement crée en lui un manque affectif fort. L'absence de figures féminines dans le film est un choix délibéré, destiné à souligner ce vide et à en faire sentir le poids.

Vous avez tourné en Jordanie. Pensiez-vous possible de créer une image crédible de Gaza dans un autre endroit ?

Le plus grand défi pour nous était de recréer Gaza dans un autre endroit, de manière à ce que toute personne connaissant Gaza puisse avoir l'impression que le film a réellement été tourné là-bas. En tant que Gazaouis, Gaza continue de vivre en nous — ses quartiers, ses histoires, sa silhouette et son esprit — depuis le jour où nous avons été contraints de la quitter. À travers nos films, nous libérons une profonde nostalgie mêlée de désir, en tentant sans cesse de faire revivre Gaza. C'est pourquoi nous tenons à tout faire nous-mêmes, en veillant minutieusement à chaque détail, du décor à l'éclairage, jusqu'au plus petit élément visuel de chaque plan. Ce processus est pour nous, la plus haute forme de satisfaction et d'engagement. Nous ne réalisons pas simplement un film, nous constituons une véritable archive cinématographique de Gaza. Une Gaza que le monde se lasse de voir réduit à des flashes d'actualité ou à des documentaires, alors que pour nous, c'est une vie pleine, vibrante, qui mérite d'être racontée et préservée à travers le langage du cinéma.

Pouvez-vous nous parler de vos acteurs Nader Abd Alhay, Majd Eid et Ramzi Maqdisi ? Que faisaient-ils avant ce film ? Comment les avez-vous rencontrés ? Vivent-ils en Palestine ou en exil ?

Osama (Majd Eid, Palestino-Jordanien), qui joue le rôle du dealer, a été repéré il y a six ans lors du casting de notre précédent film *Gaza Mon Amour*. À l'époque, nous cherchions des visages uniques pour de petits rôles, et sa voix rauque s'est immédiatement démarquée, apportant au personnage la dureté et le réalisme nécessaires. Pour le rôle de Yahya (Nader Abdelhay, Syrien), c'est un ami commun qui nous a montré sa photo, pensant qu'il conviendrait pour le rôle. Dès que nous l'avons vue, ses traits nous ont frappés, ils expriment la tristesse et le sentiment d'impuissance du personnage. Sa silhouette traduit aussi bien la fragilité que la perte. Comme il est Syrien et que son accent diffère de celui de Gaza, nous avons beaucoup travaillé avec lui en ligne avant de le rencontrer quelques mois avant le tournage. Le troisième acteur principal (Ramzi Maqdisi, Palestinien qui joue Abu Sami, le policier corrompu) est entré dans nos vies en 2017, lors d'une rencontre chez un ami. Cette rencontre unique a suffi : il avait dans le regard exactement ce que nous avions imaginé en écrivant le personnage. Ce fut un moment décisif, où nous avons senti que ses traits (et particulièrement ses yeux) incarnent à la perfection l'essence sombre et troublante du rôle.

Comment s'est passée la collaboration avec votre directeur de la photographie ?

Christophe Graillot. Nous pouvons dire que notre relation avec lui est une véritable histoire d'amour. C'est à la fois une amitié profonde que nous chérissons vraiment et dont nous sommes fiers, mais aussi un véritable partenariat artistique au service d'une œuvre cinématographique.



Nous avions choisi Christophe pour travailler avec nous sur notre précédent film *Gaza Mon Amour*, et nous tenions à réitérer l'expérience avec lui pour ce nouveau film. Ce qui nous a immédiatement séduits chez lui, c'est sa confiance tranquille et son enthousiasme à relever un défi visuel, la volonté de créer une image unique et non stéréotypée d'un lieu que peu de gens connaissent. C'est dans cette phase de conception qu'il révèle toute son intelligence, en imaginant chaque scène avec nous. Toutes les décisions se prennent dans un esprit de collaboration totale et d'implication mutuelle. Nous analysons ensemble chaque détail de chaque plan, du choix du lieu à la conception du décor, en passant par l'éclairage.

La musique est notable. Pouvez-vous parler d'Amin Bouhafa, votre compositeur ?

Dès notre première rencontre, une belle amitié est née, suivie presque naturellement par l'envie de collaborer artistiquement. Avant d'être un musicien talentueux, Amin est une personne exceptionnelle, marquée par la richesse de son œuvre, sa singularité, et sa capacité rare à naviguer avec souplesse et créativité entre différents genres musicaux.

Dès le début de notre collaboration, nous étions pleinement convaincus qu'il parviendrait à créer quelque chose d'extraordinaire, et ce malgré le délai imparti. Les idées que nous avions n'étaient ni claires ni faciles à formuler, elles tenaient davantage de sensations, de mélodies ressenties plutôt qu'énoncées. Mais Amin, avec son immense imagination musicale et ses grandes qualités d'écoute et de composition, a su capter ces impressions diffuses et les transformer en une musique sincère, vibrante, portée par une richesse émotionnelle et une inventivité rares. Il a tout ce qu'il faut pour devenir l'un des plus grands compositeurs de musique de film.

En cohérence avec le titre ("Il était une fois"), votre film se situe dans le passé, lorsque la vie à Gaza était difficile mais encore possible et presque normale malgré le siège et les bombardements de l'armée israélienne, comme nous le voyons dans votre film. Aujourd'hui, nous connaissons la terrible situation à Gaza. Que ressentez-vous à ce sujet, et comment l'analysez-vous ?

Ce que nous ressentons envers Gaza dépasse les limites du langage et de l'expression. C'est trop complexe et trop lourd pour être résumé dans une réponse rapide ici. Cependant, ce que nous pouvons dire, c'est que ce qui se passe aujourd'hui à Gaza laissera une tâche indélébile dans l'histoire de l'humanité. "Il était une fois" n'est pas simplement le titre du film, mais l'expression de ce qu'est devenue Gaza : un champ de ruines, où l'histoire a été effacée, où le présent est imprégné de sang, et où l'avenir est de plus en plus bouché . Ce que nous pouvons en dire désormais ne sont plus que des histoires, des souvenirs d'un lieu et d'un peuple.

Que peut faire le cinéma face à la situation actuelle de Gaza ?

Nous croyions auparavant que notre cinéma pourrait changer notre réalité en tant que Gazaouis et modifier la perception du monde à notre égard. Nous le voyions comme une plateforme pour montrer la vie des habitants de Gaza, des individus dignes de vie et de respect. Mais aujourd'hui, face à l'extermination continue de Gaza, nous nous interrogeons : à quoi sert un

film, si les images et les vidéos réelles qui sortent chaque jour de Gaza n'ont aucun impact sur le regard que le monde jette sur nous ? À quoi sert un film de fiction si la vérité nue, dans toute sa douleur et sa brutalité, n'a pas ému la conscience mondiale ? Nous faisons du cinéma parce que nous l'aimons, et parce que cela fait partie de nous. Notre choix de parler de Gaza vient de notre amour profond pour cet endroit et de notre lien avec ses habitants. Mais face à ce qui se passe aujourd'hui, nous sommes convaincus que la seule issue pour Gaza réside dans la fin de la colonisation et la reconnaissance totale du droit du peuple palestinien à vivre librement et à déterminer son propre destin.

Propos recueillis par Serge Kaganski, le 6 mai 2025

BIOGRAPHIE TARZAN & ARAB NASSER

Tarzan et Arab Nasser, cinéastes et plasticiens, sont nés à Gaza (Palestine) en 1988 un an après la fermeture des dernières salles de cinéma dans la bande de Gaza. Ils étudient les Beaux-Arts à l'université Al-Aqsa et se passionnent pour le cinéma dès leur plus jeune âge.

En 2010, ils reçoivent le Prix des meilleurs artistes de l'année décerné par la Fondation A.M. Qattan pour leur travail d'art conceptuel *Gazawood*, une série d'affiches cinématographiques s'inspirant des offensives militaires israéliennes contre la bande de Gaza.

Forts de ce succès, ils réalisent en 2013 le court-métrage *Condom Lead*, explorant l'intimité troublée d'un couple gazaoui en temps de guerre. Le film est sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes.

En 2014, ils signent leur premier long-métrage, *Degrade*, huis-clos dans un salon de coiffure pour femmes à Gaza. Le film est la première coproduction officielle entre la France et la Palestine et est présenté à la Semaine de la Critique lors du Festival de Cannes 2015.

En 2019, ils réalisent *Gaza Mon Amour*, une romance poétique entre deux sexagénaires. Présenté au Festival de Venise 2020 (section Orizzonti), le film est sélectionné pour représenter la Palestine dans la course aux Oscars 2021.

Leur troisième long-métrage, *Once upon a time in Gaza*, sera présenté en sélection officielle Un Certain Regard lors du 78ème Festival de Cannes (2025).

Parallèlement à leurs activités de cinéastes, ils s'investissent dans d'autres formes d'arts (vidéo-art, peinture, art numérique, dessins).



LISTE TECHNIQUE & ARTISTIQUE

Réalisation

Scénaristes

Producteurs

Producteurs délégués

Coproducteurs

Sociétés de coproduction

Producteur exécutif en Jordanie

En association avec

Avec les soutiens de

Musique

Direction de la photographie

Montage

Son

Ventes internationales

Distributeur France

Distribution et ventes monde arabe

Tarzan et Arab Nasser

Tarzan et Arab Nasser, en collaboration avec Amer Nasser et Marie Legrand

Rani Massalha, Marie Legrand, Muriel Merlin, Rashid Abdelhamid

Les Films du Tambour

Amanda Turnbull, Ziad Srouji, Dorothe Benemeier, Mickael Eckelt, Lena Zimmerhackel, Pandora Da Cunha Telles, Pablo Iraola

Rise Studios, Made in Palestine Project, Red Balloon Film, Riva Filmproduktion, Ukbar Filmes

Khaled Haddad (Jordan Pioneers Multi Media & Slate Films Services)

AA Films (Ahmed Amer), Cocoon Films (Sawsan Asfari), Radio E Televisao De Portugal, Kometa Films (Edyta Janczak-Hiriart)

I'Aide aux cinémas du Monde – CNC – Institut Français, Eurimages, Moin Film Fund Hamburg Schleswig-Holstein, Fundo CNC – ICA de apoio a coproducao Franco-Portuguesa, Doha Film Institute, The Jordan Film Fund – A program of the Royal Film Commission – Jordan, Ciclic – Région Centre-Val de Loire

Amine Bouhafa

Christophe Graillot

Sophie Reine

Tim Stephan, Roland Vajs

The Party Film Sales

Dulac distribution

MAD Distribution (Alaa Karkouti, Maher Diab)

Yahya

Osama

Abu Sami

Le réalisateur

Le producteur

Le ministre des affaires étrangères

Le ministre de l'intérieur

Le Ministre des affaires religieuses

Nader Abd Alhay

Majd Eid

Ramzi Maqdisi

Is'haq Elias

Said Saada

Hussein Nakhleh

Osama Malhas

Abood Obeid



